

PARTIE I.

On ne peut paraître droit dans un miroir ondulé.
Stendhal

I

Assis à son bureau de la Faculté de droit, Haris Papo avait posé sa tête lourde entre ses mains. De nombreux documents s'épalaient devant lui. Depuis quelque temps, il se sentait las. La guerre des années quatre-vingt-dix, appelée par les Occidentaux *les événements*, et par les Sarajéviens *l'agression*, était terminée depuis plusieurs années. Pourtant, rien n'était réglé. Le pays, divisé en deux entités et trois nationalismes virulents, sombrait dans un chaos inextricable. D'invisibles bombes à retardement, sous forme de maladies physiques ou mentales, emportaient nombre de vies. Il n'y avait ni vainqueur ni vaincu ; cette situation gelée, depuis que les Alliés avaient bombardé les batteries des Tchetsniks¹, était pour la plupart insupportable. Et Haris Papo était du nombre. Il avait perdu le goût du travail, sa curiosité des anecdotes et des « cas singuliers » s'émoussait, l'enthousiasme de lutter pour la justice l'avait abandonné. Il ne faisait plus que survivre, se sentait vieux, usé par trop d'espérances vaines sur la naissance d'un monde meilleur. Après des centaines de milliers de morts, des dizaines de milliers de femmes violées, des milliers de personnes détenues dans des étables, écoles, anciens sièges de comité central mués en camps de concentration, après des millions de déplacés à l'intérieur et en dehors du pays, le dossier posé sur son bureau paraissait un luxe à ce professeur de droit qui, rien que pour survivre, devait cumuler cette fonction avec une pratique d'avocat.

« Le comble du malheur est de relativiser et de s'habituer à tout perdre », pensait Haris Papo qui, à cause de cette guerre, avait perdu ses maisons à la campagne et sur la côte, mais avait pu conserver

1 Initialement, membres d'un mouvement royaliste et ultranationaliste serbe au cours des guerres balkaniques du début du XXe siècle et surtout durant la Deuxième Guerre mondiale. Le sigle et les oripeaux ont été repris par les ultranationalistes serbes lors des guerres qui ont marqué l'éclatement de l'ex-Yougoslavie, durant lesquelles les Tchetsniks se sont rendus coupables des pires atrocités.

son appartement grâce au fait d'avoir vécu plus de trois ans sous les bombes. Le fait d'être resté vivant ne le consolait plus, alors que naguère, sous les déluges d'obus, seule lui importait la vie. Les victimes de l'agression trouvaient à présent toutes sortes d'excuses pour justifier leurs propres méfaits. Ce constat perturbait Haris Papo, qui se voulait différent de ses concitoyens, « que la tragédie avait rendus vils et mauvais » ; toutefois, il s'en accommodait : unique façon de subsister dans une ville dont les habitants, comme peut-être tous ceux de la planète, ne lui semblaient désormais divisés qu'en deux catégories : mafieux et non mafieux.

Il feuilleta distraitement le dossier. Mais ce qui obnubilait son esprit, c'était le désir de tout abandonner, de partir au bord de la mer, d'y racheter une maison, et de fixer l'azur assis dans une chaise longue. Voilà pourquoi il acceptait des nouveaux cas. Malgré son désenchantement, une petite flamme d'espoir s'obstinait à brûler au fin fond de l'âme de ce naguère brillant juriste, que quatre années passées dans la cave avaient rendu confus, passif, ambigu. « Le seul élément vivace, indestructible dans ce pays, pensait Haris Papo, ce sont de petits et de grands voleurs devenus soudain très pieux. »

Un des principaux problèmes était la rémunération médiocre du travail, obligeant aux pires débrouilles pour nouer les deux bouts. Habités aux aumônes reçues pendant l'agression, les victimes, comme les dirigeants, attendaient toujours l'aide de la « communauté internationale ». Une attente certes pas sans fondement, la responsabilité des grandes puissances dans cette guerre n'était plus à démontrer. « Toutefois, ce n'est pas par hasard que nous avons souffert à ce point, rien n'est fortuit, songeait Haris Papo, qui avait appris à ne pas montrer ses états d'âme. Que d'énergie dépensée pour empêcher les gens d'entreprendre, plutôt que pour aider le pays à se reconstruire ! Nous n'avons pas besoin d'agresseurs, nous savons très bien nous autodétruire !... »

Tandis que ces pensées le hantaient comme des hululements de *guzla*¹, entra sans frapper un homme au visage rond et aux petits yeux mi-clos, collègue de faculté qui, lui, s'était inscrit au SDA² et avait ainsi pu obtenir en cumul une charge de juge assez lucrative.

– Il faut absolument que je te raconte ce qui m'est arrivé au tribunal, dit-il sans le saluer. Un homme vient me trouver pour changer de patronyme. Il s'appelait Muhammad Trou-du-cul. Je lui demande quel nom il désire prendre. « Hussein Trou-du-cul », me répond-il.

Haris Papo souleva ses lunettes, observa son interlocuteur, et dit : « Elle est archiconnue ». Puis il replongea dans son dossier.

– Tu ne sembles pas d'excellente humeur aujourd'hui, remarqua son collègue. Sur quoi travailles-tu en ce moment ?

– J'ai accepté de défendre le cas de...

Le collègue se pencha sur le dossier et, avant même que Haris Papo ait pu finir sa phrase, s'exclama :

– Ah, oui, cette Livia, la fameuse peintre nymphomane qui cherche à récupérer ses lieux de baise ?

– On peut le dire comme ça ! Moi, je n'ai même plus envie de qualifier ce genre de choses.

– Je l'ai vue à un vernissage, pas mal du tout pour une vieille peau ! Si j'étais avocat, c'est avec plaisir que je m'occuperais d'elle...

– Sans doute serait-il plus rentable pour vous, Monsieur le Professeur, de devenir avocat plutôt que d'enseigner à la fac pour un salaire de misère. Même si, avoue-le, ton boulot de juge, décroché grâce à tes amis politiques, a pas mal amélioré ta situation financière.

1 Instrument traditionnel à une corde.

2 *Stranka Demokratskih Akcija – Parti d'Action Démocratique*. Malgré son nom, il s'agit d'un parti nationaliste, dont quasi tous les membres s'affichent musulmans pratiquants.

– Peut-être, mais je suis attaché à l'idée du devoir. Je veux servir ma patrie. Qui plus est, j'aime mon travail.

– Parlons-en, du devoir ! En fait, pour obtenir ce pouvoir dérisoire, tu es devenu le pauvre petit esclave d'un parti religio-nationaliste. Cher ami, en tant qu'avocat au moins tu serais beaucoup plus libre !...

Haris Papo avait tant à dire à son collègue sur le devoir envers la patrie, cette supercherie lucrative, cette drogue distribuée par les dealers au pouvoir, tant à dire sur la conscience morale, cette leçon assenée par ceux qui n'avaient ni morale ni conscience ! Tout cela était devenu le cadet des soucis des gens de loi. Il aurait voulu lui demander où était la différence entre le totalitarisme de l'ancien système de parti unique et celui du pluralisme dans lequel ils étaient supposés vivre maintenant, mais il n'en fit rien. Que penser de cet amour de la patrie qui l'aurait emporté sur tout, quand le père de son collègue avait été promu héros national pour le simple fait d'avoir jadis partagé la même cellule que l'actuel président de l'État ? Haris Papo n'avait pas eu cette chance : aucun membre de sa famille n'était proche du pouvoir, n'avait été emprisonné à l'époque où, pour avoir cru en Dieu plutôt qu'en Tito, purgeait sa peine celui qui, après sa sortie et l'effondrement du communisme, deviendrait héros national, puis le « premier président démocrate » de ce pauvre pays à peine un peu plus grand que la peau d'un bœuf écorché. « L'homme fidèle », comme on le nommait, en plus de sa fidélité à Dieu, l'avait témoignée aux petits et grands criminels, aux escrocs en tous genres, punis en même temps que lui par des « tribunaux communistes injustes », et avec lesquels il avait partagé le bagne. Une fois à la tête du pays, il les avait nommés conseillers et ministres. Tous les membres de leurs familles, y compris celle du président lui-même, s'étaient retrouvés du jour au lendemain personnalités importantes et incontournables dans le « pays enfin libre ».

N'avait-il pas, lui, Haris Papo, lu dans un journal la déclaration d'un général qu'il existait un népotisme positif ? Si au moins il fréquentait les mosquées, passage obligé pour la moindre réussite sociale depuis la « démocratisation du pays » !

« Les membres de la “famille royale” ne sont pas les seuls à savoir vendre les souffrances et injustices que les communistes leur ont fait endurer ; bien d'autres, criminels ou pas, ont rapidement compris la leçon de la “modernité”, et monnaient leur amour, fraîchement découvert, de la nation et de Dieu », pensait Haris Papo, qui n'avait jamais vu nulle part « un si petit nombre de musulmans et une si grande adoration de l'islam ». Son collègue, homme superficiel, symbole de cette réussite vertigineuse de la nouvelle classe politico-religieuse, l'avait même dégoûté des blagues dont il raffolait avant la guerre, signe de la bonne santé de l'ancienne société. Un portier de nuit, promu fonctionnaire important à la Mairie parce qu'il priait le vendredi au premier rang de la mosquée, stupéfait de voir Haris Papo se rendre à son travail à pied, lui avait dit : « Voyez jusqu'où j'ai grimpé, moi, et où vous êtes resté, vous ! Je vous jure sur la tête de mon fils que je n'ai jamais lu un seul livre. »

« Nous ne pouvons pas tous connaître le succès ! » lui avait laconiquement répondu l'avocat.

Oui, Haris Papo était conscient que les valeurs universelles n'existaient plus, que ses diplômes n'avaient plus aucune importance et que seule désormais comptait l'appartenance à l'un des partis religieux, dits nationaux, ainsi que « l'amour de Dieu ». Malgré la peur quasi mystique, qui avait empoisonné sa vie à l'époque yougoslave, implantée en lui tel un cancer en métastase, il défendait de tout son cœur ce qu'il appelait « les valeurs communistes » ; ce qui signifiait pour lui « demeurer un honnête homme ». L'un des rares héritages légués par le communisme à Haris Papo, et dont il était particulièrement fier, était d'être issu, comme son nom l'indiquait, d'un « mariage mixte » : son père était juif et sa mère musulmane. Ce métissage n'existait selon lui que dans ce pays, commencé déjà

durant la domination des grands empires qui s'y étaient succédé. Malheureusement pour lui, la « pureté ethnique » était mise désormais au pinacle, quand les « métis » étaient considérés comme des bâtards.